

Par les nuits incertaines

Poèmes

François Membre

prix Laurent **DESVIGNES** 1980

Par les nuits incertaines

prix Laurent DESVIGNES 1980

poèmes

François Membre

© François Membre
Tous droits réservés 2014

A Michel Benard,

*Ces quelques fleurs cueillies au cours de nuits
qui effacent jusqu'à l'ombre du temps*

*la lune brillait dans les ténèbres,
mais les ténèbres ne l'ont point reçue.*

Nouveau Testament, Jean, I, 5
(Oltremare)

O nuit,...
... donne pour jamais à celui qui sommeille
Le rêve qu'il a mérité

Sully-Prudhomme

Oublieuse,
la nuit s'est retirée en perles de rosée
dans le petit matin blanc
où brillent des myriades de soleils nains
les herbes luisent, aiguisant leurs couteaux.

Une chanson facile

Hier, au creux de la nuit,
j'ai rêvé d'une musique
elle venait à moi comme un refrain
en notes douces qui allumaient des féeries,
une musique simple
pour une chanson facile
la lune se faisait caressante
comme une chatte heureuse qui ronronne.
Dans mon lit trop grand pour moi
j'écoutais les arpèges de la pluie sur les toits
la contrebasse de mon cœur
rythmait sur l'oreiller
la chanson d'un espoir
que mon lit défait célébrerait.

Je veux m'endormir debout

(épitaphe)

Au bout du temps,
au bout de mon temps
quand la nuit tombera
je veux m'endormir debout
enveloppant la douleur d'un infini mépris
je sourirai encore au delà de la vie.
Souvent je me suis trompé de route
mais les chemins creux savent être beaux
et si un sourire est un paradis
j'en connais de jolis
baisers d'enfants légers comme ailes de papillons
lèvres de femmes fraîches comme des fruits tendres.
Tendresse, amour, tout s'efface
il ne reste qu'un peu de pollen
dans un rayon de soleil
qui s'éteint avec le jour.
Au bout du temps,
au bout de mon temps
quand la nuit tombera
je veux m'endormir debout

Souvenances

Souvenances,
images,
les volets fermés je suis la nuit,
la flamme claire et mouvante
qui palpite et respire comme un cœur d'étoile.
Tandis qu'une ceinture saturnienne
danse et tourne devant mes yeux
étincelante de mille gemmes précieuses
en modulations à la limite de l'oreille
qui me font une douleur immense
je suis aux portes de l'enfance
face à un infini que je ne connais point
et vers lequel je marche sans peur
tandis que mes yeux boivent la vie
qui coulent aux fontaines blanches
à l'opposé des dévoreurs d'espoirs
et j'avance tranquille dessus le mur de vide,
courant dessous mes pas
la musique des sphères me pénètre
parfum rare et précieux
qui s'attache à moi
et me grise doucement,
un alcool trop vieux, un corps trop jeune
au réveil je saurai l'angoisse,
la perte d'un absolu
que jamais plus je ne trouverai

A Jacques Bergier, extraordinaire martien.

Le matin des magiciens

En éternel exil
à la croisée des chemins
entre les feux de l'enfer et le jugement
un enfant au bord de la nuit
brise la route de l'ombre,
la tête dans la lumière
il regarde
et les dunes et la mer
et le ciel immense
tendu comme un drap aux points cardinaux
le vent se glisse dans ses cheveux
murmurant une chanson accordée à ses yeux
le temps cogne à la porte de l'espace
dans le demi-jour cramoisi d'un four porté au rouge
il tend les bras vers l'horizon
comme pour embraser
les cendres d'une étoile foudroyée.
Il marche,
préparant l'heure

La plage nue

Il y a, par-dessus la plage nue
que la mer amoureuse vient lécher
avant que de doucement se coucher
il y a un ciel,
tendu comme un gigantesque miroir
où se reflètent les désirs, les espoirs.
Il y a des dunes encore chaudes de soleil
où les corps tendres des enfants ont roulé,
cabris bondissant à travers l'avenir,
oubliant sur le sable le ressac des saisons à venir,
laissant en empreintes creuses
la trace de leurs pieds
issues d'un trop lointain passé
mais ils se gardent à jamais la tête dans les étoiles
pour mieux chevaucher les nuages
qui courent le long des alizés

Reflets

Reflets,
le miroir brisé,
écartelé,
gât rompu sur le sol.

Et quand l'image se rétracte en un fœtus lumineux
un monde sort du néant, composant une mélodie nouvelle
où une lumière trop riche tournoie en un manège dense,
affolant les sens, ivresse des profondeurs,
le rouge culbute le violet et la lumière s'éteint
dans la flaque insensée qui crache un ciel nu
vibre inversée l'illusion trompeuse,
un soleil qui est trois naît et meurt
dans l'œil glauque d'un aveugle
pendu à un mur.

Noël, peut-être

Avec l'hiver,
le givre croche ses feuilles d'acanthes aux vitrines
brisées,
désertées par un Père Noël
demeuré en exil dans la petite enfance.
Le soleil meurt dans un ciel livide
comme une bougie dans un courant d'air.
Le temps passe, calme et solitaire,
en longues spires obliques
comme un oiseau, cherchant sa route.
Mais du ventre de la nuit sortiront des miracles,
l'homme, comme un rêve ancien,
un espoir déjà périmé
se lèvera avec les dormeurs éveillés
jouant en un drame antique
la fin d'une époque
où il se trouvera,
fragile statue de verre
pour créer entre ses mains
la forme d'une histoire nouvelle
et la porte du soleil s'ouvrant sur l'avenir
dévoilera le but de ce si long chemin.

Rêves d'enfant

En spirales brûlées le vent tourbillonne
poussant devant lui des buissons desséchés
et le temps s'amasse et se fait court
dans l'aube encore mitée de la nuit
une vieille douleur s'éveille couleur de chagrin
dans un lit étroit un enfant se retourne
des fleurs vénéneuses montent au firmament
en soleils de mort
dans un éclair blanc, l'ombre impressionne la pierre
qui se souvient
Hiroshima, Nagasaki
le grand flash atomique.
Plus rien.
Le silence étonné.
Là-bas, dans le lointain, un râle.
Plus rien.
Seules les ruines mortes veillent sur une ombre gardienne
de la vie qui fut.
Dans un lit étroit un enfant se retourne
les yeux grands ouverts
sur un souvenir de cauchemar.
Le matin sera beau.

Un rêve

Le temps passe, ployant la vie à ses jeux,
à pas mesurés il fait une ronde
qui l'entraîne dans les blessures vives
semer l'oubli et les rides
d'un doigt froid et indifférent
il fixe ses arrêts.

Bousculé par le vent de lumière
l'Homme se rebelle
assignant les dieux à son tribunal
il se bat pour vaincre
en brume floue un rêve se dessine
emprisonner l'ennemi,
capturer le Temps
briser les chaînes qui cernent ses espoirs,
de sujet devenir maître.

L'attente

Dans le couchant, sur l'horizon,
baigné d'or et de pourpre, une tour,
massive et raidie dans le froid guette, en une veille
inlassable

la venue du temps.

La houle cahoteuse et grondante
racle les graviers crissant sous les pas,
en une impression de déjà vu
la nuit furtive baigne la plage nue,
brinquebalantes les vagues indécises s'attroupent
quand se lève le vent d'effroi
éveillant les loups de la torpeur du jour.

Passé une effraie, une strige noire
qui clame son désespoir
et la nuit s'amasse sombre et obscure.

En attente, la grève frissonne,
alors de derrière les nuages vient la lune
ses apprêts terminés
elle est rousse et préside aux destinées.
C'est la nuit de feu

Mais les oiseaux, mais les enfants

Il y a par-delà la nuit,
après la course des vents mauvais,
une plage où la mer s'en vient mourir
douce et calme, tendre et tiède
abandonnant stérile un sperme blanchâtre
dans les pas des marcheurs longtemps effacés.
L'enfance du monde est enfouie sous le sable des siècles
l'univers s'est racorni comme un plastique trop sec
qui ne demande qu'à s'effriter
sous la main égrotante d'un vieillard
aux yeux chiasseux.
Au cœur de l'ombre
une citadelle obscure se dresse encore
ultime tâche humaine
oubliée de l'histoire.
Il suffirait de rien pour qu'elle tombe
le passage d'un oiseau dans le vent
le rire léger d'un enfant
mais les oiseaux, mais les enfants
sont de poussières dispersées dans le vent
d'un automne trop long.

Vient la balance

Deux statues,
deux titans d'or s'étreignent,
se battent à coups de montagnes
l'un est le champion du jour
l'autre prophète fou s'appelle cauchemar.
En rugissements furieux le monde tremble
l'univers craque
c'est l'heure de la colère
aux nues vient la balance
un plateau penché
au-dedans, un glaive.

Je ne suis pas parti

Dieu, je suis dieu
et je ne le savais pas
il y avait comme une vieille malédiction,
un bandeau de brume floue
qui s'attachait à mes yeux
et m'empêchait de voir.
Hier, pourtant, le voile a glissé
me laissant face aux étoiles
infimes clous d'or piqués dans la nuit,
dans un rayon de lune argentée
un visage dansait
et les arbres et les plantes et les oiseaux chantaient,
les pierres bruissaient
et le lac se regardait dans le ciel ouvert
les nuages, curieux, s'arrêtaient pour écouter
une chanson de lumière, une fleur de musique
qui s'épanouissait sur mon cœur
en cristaux irisés que caressait l'été
et tout se courbait devant moi,
tout me prenait par la main
pour m'emporter loin du brouillard humide,
loin d'une boule trop petite pour moi
loin d'un monde où seuls
les oiseaux chantent encore mon nom
dans les premiers rayons du soleil.
Et je ne suis pas parti.

Sur le Crâne, je les vois,
ils dressent trois croix.
La plus grande est pour moi.

Passage

Déchiré le fin voile,
la brume légère a glissé jusque sur le sol,
dénudant l'innommable
le vide béant par où fuient toutes choses
les yeux dessillés fixent à jamais l'absence.
Un pas en avant, tendre la main
et le vide aura ma carcasse
pour recracher sur la berge grise du temps
l'écorce nue d'un corps sans âge
avec au milieu du visage
deux trous ronds en forme de temps.

Trip

De la nuit qui s'étale,
gouttant des étoiles,
gardiennes frigides et glacées d'un ciel violé,
naît un temps mort qui m'enveloppe.
Des guipures de neige courent entre mes doigts
sortant de mon être des soleils lumineux.
Le long des avenues, danse une fête inassouvie
une farandole en pointillé me bat les tempes.
Tendant la main je la vois partir crever l'œil borgne de la
nuit
la lune, baudruche trop gonflée, éclate
en un vent multicolore qui me pousse
hors les frontières du monde
où je demeure en suspens
un pied levé
et dans le vide où je m'enfonce
je souffle le temps
chandelle usée.

La tasse sans fond

A l'heure pénultième, quand la nuit se fait creuse
et fléchit mollement
devant l'étreinte du jour,
quand le cri du loup se fait sourd
un homme,
les doigts écartés,
cherche à emprisonner la mer dans une tasse sans fond
où il ne dissimule que son cœur
caché par une trop grande pudeur.
Au ciel, une orange pâle, enserrée dans le garrot étroit
des nuages,
regarde la nuit qui se plisse sous le pont du temps
alors qu'éclôt en vent d'éternité,
qui me souffle dans la tête,
un champ de rêveries
où passe un ange aux ailes de lumière
qui m'apprend la fragilité.

Quand je me réveille, Pierrot d'une porcelaine fragile
les rêves tissent leurs lacets sur moi
un geste trop brusque briserait le monde
le cristal vierge des fées chante le matin
dévoilant son cœur aux arbres poètes,
aux voyageurs diseurs de nuit
qui vont à cheval sur les fils de la Vierge,
promenant leur détresse millénaire
au sein d'une Brocéliande jamais oubliée
ils prolongent la vie du monde, la ronde magique
où la fille du vent vient danser
elle qui dans l'eau de mes yeux brosse ses cheveux
lointains
je m'enfle
océan pour lui offrir mon lit
et retombe en rosée tuée par le soleil,
mince tapis sous ses pas légers

En une morve molle et sanguinolente
le jour s'accouche d'une nuit fétide
aux lourdes odeurs de charognes
la voûte tentaculaire des étoiles jette ses bras
vers un sol spongieux qui en succions baveuses
relâche à regrets les pas étouffés.
Plein de bruits le rêve remue en son sein
des formes étranges issues de cauchemars incertains,
une folie insane ronge les fibres de la vie
défoliant l'espérance tapie derrière un miroir sans tain
où jouent des reflets abstraits en forme de lumière
qui s'effacent quand vient le rêveur éveillé,
celui qui dresse la table des dieux assoiffés
sur un corps d'éther il jette la nappe,
apprêtant l'enfant pour d'infâmes agapes
il le dévêt et le couche tendrement
faisant de lui le centre d'une fête,
l'essence de repas où des fantômes d'ailleurs
vont plonger leurs griffes velues
et, par la porte ouverte
au-dedans de la chair vive
gagneront l'univers de l'homme
celui qui dort les yeux ouverts
sans jamais voir l'ange du bizarre
dont les ailes courbes, chaque soir, étouffent le soleil.

La semence de la nuit

Que la nuit donne sa semence
que lumineux le vent féconde le jour
afin que de l'éternelle alliance
renaissent les souvenirs oubliés.
Les mystères celés reviennent en fines pluies
arroser les champs trop secs de l'univers humain.
Les étoiles givrent les cieus
qui souffrent en silence
et l'ombre se fait dense
traversant le rêve
comme un poulpe crache sa peur en encre folle.
Au sein d'une galaxie étrangère
un univers transpire et s'affaisse,
bascule en lui-même, dans le trou noir.
A plusieurs infinis de là, hors du monde
un homme bras tendus,
les yeux fixes
escalade les marches d'un savoir ancien.
La main fermée il agrippe un devenir encore incertain
où il laisse ses doigts courir sur un corps d'espérance
et les yeux clos il dessine la marche de l'esprit
une tendresse sans limites émane de son corps nu;
Il a dépouillé l'humain pour n'être plus que pure essence.
Le nouveau cycle commence.

La porte du soleil

Comme un fourreau de chair moite
la nuit s'est offerte,
berceau vivant bordé des cils des étoiles,
effaçant la distance, gommant l'espace
des parfums musqués enflent les narines
qui palpitent au rythme d'une mélodie inédite.
Là-bas, derrière l'empreinte creuse du monde
une ombre de mirage,
une illusion provisoire
dans la nuit qui vibre au ciel livide
comme meurent les étoiles
un dessein s'esquisse,
une ébauche de clarté divine
l'Homme se dresse,
debout,
face à la lumière
il contemple les portes du soleil
qui ouvre sur l'avenir
et, bousculant les univers tourbillonnants
au sein d'une galaxie de diamants
il empoigne le temps
et le vainc
car l'absolu, seul, est à l'échelle humaine